

LE MONDE 12 JUILLET 2017

À Aix, *Erismena* enchante l'œil et l'oreille

À la tête de sa Cappella Mediterranea, le chef argentin Leonardo García Alarcón donne ses lettres de noblesse à l'opéra de Cavalli.

Après le souvenir chéri d'*Elena*, en 2013, cette *Erismena*, de Francesco Cavalli, allait-elle nous apporter semblable bonheur ? Un indice incitait à l'optimisme : la présence dans la fosse du Théâtre du Jeu de paume de son excellence cavallienne, Leonardo García Alarcón, à la tête de sa talentueuse Cappella Mediterranea. Qui d'autre que le rayonnant chef argentin (naturalisé suisse) pour donner à cette partition autant de vies, la faire danser et pleurer (que de sublimes lamentos), désespérer et jubiler, combattre et jouir ? Gorgée de soleil, cette musique est un fleuve de lait et de miel qui coule rond et chaud – couleurs chatoyantes, rythmes enlevés, profondeur expressive.

On s'était effarouché à la lecture d'un synopsis aux allures de rébus. Mais une fois accepté les fausses identités, l'amour aussi volage qu'un oiseau rebelle, le fait qu'une seule femme puisse concentrer les feux de trois amants tout en s'amourachant d'une autre (travestie en guerrier) et qu'au royaume des Mèdes on trouve aussi des Arméniens et des Ibères, tout est allé très bien.

Il faut dire que le plateau est jeune et beau, superbe vocalement, scéniquement crédible. En tête de gondole, l'*Erismena* de Francesca Aspromonte, qui dépasse en ferveur et intensité la lumineuse Eurydice qu'elle incarnait dans l'*Orfeo* de Luigi Rossi ressuscité, en février 2016, à l'Opéra de Nancy, par Raphaël Pichon et son ensemble, Pygmalion. À ses trouses de travestie en faux guerrier (pour mieux courir sus à son amant infidèle), l'*Aldimira* de Susanna Hurrell, rompue aux subtilités de la prosodie, et sa suivante, l'irradiante Florida de Lea Desandre, fine dentellière et vocaliste.

La partie masculine n'a pas lésiné sur le contre-ténor : pas moins de trois, dont deux pour jouer les « Jules et Jim » d'*Aldimira*. L'entrée du bel Orimeno de Jakub Jozef Orlinski a fait double sensation. Tandis que la voix surprenait par la pureté d'aigus aériens et puissants, le jeune homme blond exécutait en professionnel un sidérant numéro de breakdance. La suite devait révéler d'autres vertus, comme celle d'une belle expressivité.

À l'opposé, brun et tout aussi accompli vocalement, l'*Idraspe* de Carlo Vistoli subjuguait par un timbre plus corsé, doté de graves bien sonnants, touchant en repentir implorant le pardon de l'amante abandonnée après avoir appris que celle qu'il poursuivait était sa propre soeur. Figure tutélaire, le belliqueux roi Erimante met en valeur la tessiture profonde et l'agilité du baryton basse russe Alexandre Miminov.

Point de baroque italien sans ces personnages de nourrices cocasses et diseuses de vérités : la haute et large stature de Stuart Jackson, *Alcesta* en tailleur rose *shocking*, va comme un gant avec sa voix claironnante de héraut des vanités. Les trois rôles secondaires couvrent l'éventail des registres : si l'*Argippo* du baryton Andrea Bonsignore se taille la part du lion dans la catégorie confident, le *Diarte* du ténor néo-zélandais Jonathan Abernethy et le *Clerio Moro* de l'Américain Tai Oney tiennent parfaitement leur rang.

Mise en scène soignée

La mise en scène de Jean Bellorini n'est pas étrangère, tant s'en faut, à cette réussite. Avec une poignée de chaises, deux hautes tours et une lourde grille de métal permettant l'enfermement ou l'envol des protagonistes, il réalise un travail soigné, d'une grande justesse, équilibrant comique et tragique dans une sensible réversibilité.

Ainsi ces ampoules qui tombent en larmes de lumière pendant le lamento d'Idraspe tandis qu'elles éclateront comme des pétards à chacune des révélations déployées dans le *deus ex machina*. Autre atout important, les superbes costumes de Macha Makeïeff qui, une fois n'est pas coutume, a travaillé avec la morphologie des chanteurs et non contre. Coupes, matières et couleurs en farandole délivrent une savoureuse distanciation, signifiante et ludique, qui ravit l'œil et charme l'esprit, jusque dans la laideur assumée d'un style *seventies* revisité.

Marie-Aude Roux